

# LE PROPAGATEUR

Vol. VII

MAI 1908

No 5

Chronique mensuelle. — A deux doigts de la mort. — Les abeilles de Valvert (*suite*).

## CHRONIQUE MENSUELLE

**SOMMAIRE :** Les étudiants de l'Institut catholique de Paris en audience auprès du Pape. — Pie X et les paysans de la campagne romaine. — Un sacrilège matériel à la chapelle Sixtine. — Les bans de mariage dans les grandes églises de Paris. — Les hôtes du Panthéon. — Une anecdote de 1870. — La situation en France, d'après M. A.-D. Decelles. — Le mariage, le divorce et la moralité. — A propos de ce concile et de l'âme des femmes. — En deux heures et demie, un arbre devient journal. — Les fêtes du centenaire du diocèse de New-York ; statistiques intéressantes. — Lettre du Pape aux évêques canadiens. — Bref à *La Nouvelle-France*. — Mgr Paul-Eugène Roy. — Le 3<sup>ème</sup> anniversaire du sacre de Mgr Racicot. — La conférence du chanoine Daniel sur la Bretagne. — L'A. C. J. C. au Monument National. — M. le chanoine Choquette au Canadian Club à Toronto. — La fête de M. le juge Loranger ; la note chrétienne. — Le Père Lefebvre, O. M. I., ses noces d'or. — Soleil couchant ! — Le cimetière de la Côte-des-Neiges. — Nos défunts : M. Laporte, M. Richard.

Au cours de cette année de jubilé sacerdotal du Souverain-Pontife, et à l'occasion des fêtes de Pâques, une délégation des étudiants de l'Institut catholique de Paris s'est rendue à Rome et a été reçue en audience auprès du Pape. En leur quadruple qualité de catholiques, de Français, de jeunes gens et d'étudiants de l'Institut, les délégués se sont affirmés heureux et fiers de se trouver aux pieds du Vicaire du Christ. "De ces maîtres de choix, capables de faire honneur à la science et à la religion — ont-ils dit au Saint-Père — dont Votre Sainteté faisait l'éloge dans sa lettre à Mgr Péchenard, nous recevons chaque jour des enseignements qui nous préparent à jouer un rôle dans la société, des lumières et des exemples qui nous fortifient dans notre foi, des encouragements enfin à participer aux œuvres d'apostolat religieux et de progrès social... Notre programme pour l'avenir, il est tout entier dans le dernier mot que nous a laissé notre bon cardinal Richard : *Refaire une France chrétienne !*" — Le Pape, dans son allocution, remercia les chers étudiants de Paris de leur hommage. Il les assura qu'il les aimait, comme Jésus aimait le jeune homme de l'Évangile : *Intuitus eum, dilexit eum !* Ils sont les fils des saintes espérances. Il leur répète les paroles du plus jeune et du plus aimé des apôtres — *quia fortes estis* — Qu'ils soient forts ! Qu'ils soient apôtres ! Et Pie X ajoutait textuellement ces consolantes paroles, que nous voudrions répéter jusqu'à septante fois sept fois à tous les jeunes chrétiens qui nous lisent : "Persuadez-vous bien, mes amis, que les jeunes gens ne sont pas si mauvais qu'ils le veulent parfois faire croire. Il

y a souvent, chez eux, cette hypocrisie du mal: ils feignent une malice qu'ils n'ont pas; trouvez le chemin de ces cœurs et conquérez ces âmes au Seigneur. Conquérir une âme, c'est la plus belle des victoires, il n'en est aucune que Dieu récompense plus magnifiquement!...". Quelle charité admirable et quelle vérité profonde se voilent sous le charme de ces belles paroles! On ne saurait trop les méditer.

\* \* \*

Le 25 avril — vendredi saint — le Pape recevait au Vatican, dans la salle ducale, environ 1500 paysans habitant la campagne romaine. Ils lui ont été présentés par l'œuvre de l'Assistance religieuse et matérielle de l'*Agro Romano* que personnifiait le prince Barberini.

Ces braves gens ont largement acclamé le bon Pape. Pie X leur a parlé avec affection, il leur a communiqué son projet de créer dans la campagne romaine des paroisses rurales plus nombreuses, puis il leur a accordé à tous sa bénédiction apostolique.

Et c'est là un beau spectacle, de voir ces fils de la terre auprès du modeste curé de village — qui les connaît bien — devenu le Père commun des fidèles du monde entier — ce qui fait qu'il les connaît mieux encore! — lui rendant leurs naifs et un peu rudes hommages et en recevant les conseils et les consolations qui leur conviennent! Les méchants, au lendemain de l'élection de Pie X, ont voulu créer la légende du "curé de village" incapable de conduire la barque de Pierre? Mais Pie X sait être le guide des princes et des grands, des nations et des peuples, sans cesser d'être, d'une façon spéciale, l'ami des humbles et des petits. En nos temps de démocratie à outrance, c'est une coïncidence bien opportune, et dont il faut bénir Dieu.

\* \* \*

Se faisant le plus qu'il peut tout à tous, le Pape accorde donc de nombreuses audiences. Il n'est pas jusqu'aux indignes qui ne s'approchent de son auguste personne. Ce fut un cri d'horreur, une indignation générale qui accueillit — dans le monde catholique — au lendemain de Pâques, la nouvelle que le télégraphe s'empressait de communiquer aux quatre coins de l'univers: un sacrilège avait été commis en pleine chapelle sixtine! Des personnes, ayant communiqué de la main du Pape, avaient retiré l'hostie sainte de leur bouche et l'avaient profanée? Et c'était vrai. Mais des renseignements plus précis permettent d'enlever quelque chose à l'odieux de cet acte sacrilège. Voici, d'après le correspondant romain de la *Croix* de Paris, l'exposé des faits: Un grand nombre de personnes assistaient à la messe du Pape le dimanche de Pâques. Toutes celles qui se trouvaient dans la partie supérieure de la chapelle Sixtine étaient autorisées à communier de la main du Saint-Père. Une dame, ayant reçu la Sainte Hostie, la retira aussitôt de sa bouche comme si elle voulait la conserver. C'était une dame Bergthon, belle-sœur de M. le docteur Feilbogen qui, avec sa femme, avait communiqué comme elle. M. et Mme Feilbogen et Mme Bergthon furent conduits à la sacristie. Interrogés, ils déclarèrent qu'ils étaient israélites. Au moment de la communion ils s'étaient approchés, disaient-ils, de la sainte Table, croyant qu'il s'agissait simplement de baiser la main du Saint-Père... Quand ils constatèrent leur erreur, il était trop tard pour se retirer sans être remarqués: cédant à cette appréhension, ils reçurent la Sainte Hostie comme les autres. Ils affirmèrent d'ailleurs qu'ils l'avaient tous trois consommée: de fait, on n'en trouva plus aucune trace. Ils répétèrent qu'ils n'avaient eu aucune intention hostile ni injurieuse pour le catholicisme, mais qu'ils s'étaient trouvés, au dernier moment, embarrassés et troublés par la délicatesse de leur situation. L'incident a causé, à Rome, une douloureuse impres-

sion. M. le comte Széczen de Temerini, ambassadeur d'Autriche auprès du Saint-Siège, avait appuyé la demande de M. et Mme Feilbogen. Il a exprimé le vif chagrin que ce douloureux incident lui causait. M. et Mme Feilbogen et Mme Berghon lui avaient été adressés par un collègue, M. Lutsow, ambassadeur auprès du Quirinal, qui ne l'avait pas renseigné sur la religion de ses protégés : il les avait, lui-même, crus catholiques...

\* \* \*

Une communication qui intéresse sûrement tous nos confrères du saint ministère, et même aussi tous les fidèles d'une façon générale, a été récemment donnée à la presse. Il s'agit d'une modification apportée par Rome dans la manière de faire la publication des bans de mariage. Elle ne regarde, pour le moment, que le diocèse de Paris, et dans Paris que les seules paroisses qui ont au moins 10,000 habitants ; mais elle indique peut-être une orientation qu'avec l'assentiment de l'autorité, bien entendu, on utilisera plus tard ailleurs. Il ne manque pas de paroisses à Montréal, par exemple, qui ont plus de 10,000 âmes. Le nouvel archevêque de Paris, Mgr Amette, ayant donc représenté à Rome que les publications des bans, telles qu'elles se pratiquent, avaient dans les églises des grandes paroisses l'inconvénient de retarder l'office et de gêner le ministère de la prédication, et que, d'autre part, le but de la loi du concile de Trente pourrait être atteint par le système des affiches, a obtenu la concession que voici : "A partir du 19 avril, jour de Pâques, dans toutes les paroisses du diocèse de Paris, qui ont au moins 10,000 habitants, la publication des bans de mariages, au lieu d'être lue en chaire, sera affichée "en un endroit bien visible de l'église." Cette affiche indiquera les noms et prénoms des futurs (mais non pas ceux de leurs parents), leur qualité de majeur ou de mineur (mais non pas leur âge exact), leur domicile de droit et de fait, et si c'est la première, la deuxième, la troisième ou l'unique publication. Cette affiche sera exposée trois jours consécutifs de dimanche ou de fête de précepte, de la première messe du matin au dernier office du soir."

La "Presse associée," en donnant cette nouvelle, l'a accompagnée de commentaires irrespectueux sur les "coutumes surannées" de l'Église, qui, évidemment, n'ont rien à voir dans les motifs qui ont déterminé le changement dont il s'agit pour le seul diocèse de Paris et dans les seules paroisses de plus de 10,000 habitants.

\* \* \*

L'on a beaucoup parlé du Panthéon de Paris, ces semaines dernières, à cause de la translation qu'on doit y faire des restes du romancier pornographe et insulteur, Emile Zola. Sait-on ce que c'est que le Panthéon ? Ce devait être une église, dédiée à sainte Geneviève. Louis XV en posa la première pierre en 1764. L'édifice était encore inachevé, en 1791, quand l'Assemblée constituante le voua à la mémoire des grands hommes. En 1806, Napoléon rendit l'église au culte, en conservant les caveaux pour la sépulture des grands hommes. La Restauration supprima cette dernière destination. Le gouvernement de Juillet supprima le culte. L'Empire le réinstalla. Enfin, en 1885, les Chambres supprimèrent de nouveau le culte. Mais les peintures qui ornent le temple sont surtout des sujets religieux. Puvis de Chavannes et Jean-Paul Laurens ont retracé la magnifiquement la vie de sainte Geneviève de Paris.

Mirabeau fut le premier grand homme qui eut les honneurs du Panthéon (4 avril 1791). Mais on l'expulsa plus tard pour faire place à Marat, dont les cendres — dit-on — furent subséquemment jetées à l'égoût. On raconte la même aventure pour les ossements de Voltaire et de Rousseau, dont, toutefois, les sépultures paraissent intactes. Napoléon 1er fit descendre trente-

neuf cercueils dans les caveaux de Sainte-Geneviève. Les grands noms sont : Portalis, mort en 1807 ; le maréchal Lannes, en 1810, et Leblond de Saint-Hilaire, tué à ses côtés à Essling ; Bougainville, un de nos plus illustres marins ; le général Marceau ; La Tour d'Auvergne, " le premier grenadier de France " ; le mathématicien Lagrange ; le peintre Vieu, qui ne pouvait guère aspirer à un tel honneur, et Cabanis, médecin et sénateur de l'Empire, l'un des premiers matérialistes, après Spinoza. Celui-ci ne craindra pas le voisinage de Zola. Trente sénateurs du premier Empire reposent là, dans la grande paix de l'oubli. Ne troublons pas leur ombre par l'évocation de leurs noms. La monarchie de Louis-Philippe recommença la série: le général Foy, Benjamin Constant, le député Manuel, qui avait eu pour principale gloire d'être expulsé de la Chambre *manu militari*, et le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, qui, lui, avait été un grand philanthrope et avait fondé la première Ecole des arts et métiers. On avait vu à ses obsèques, en 1827, la foule manifester en faveur de ce duc libéral. C'est en mai 1885 que les Chambres ont désaffecté l'église Sainte-Geneviève, pour y célébrer en grande pompe les funérailles civiles de Victor Hugo, qui pourtant croyait en Dieu. Depuis lors, on a accordé les honneurs du Panthéon au député Baudin, tué " pour ses vingt-cinq francs " sur les barricades, au 2 décembre ; à Lazare Carnot ; à son petit-fils, le président Carnot. Et maintenant on va conduire dans ces sous-sols le cercueil du romancier dont le mérite littéraire n'aurait pas attiré l'attention des politiciens blocards s'il n'avait pas écrit ce seul mot : " J'accuse..."

\* \* \*

Le 22 avril, est mort à Paris, dans des dispositions toutes chrétiennes, M. Emile Gebhart, de l'Académie française. On raconte de lui, dans tous les journaux, cette touchante anecdote. Elle est de la plume de M. Maurice Barrès. " C'était à Nancy, le 10 août 1870, l'avant-veille de l'occupation de Nancy par les Allemands. M. Gebhart présidait les examens du baccalauréat qui allaient se terminer. En ouvrant la séance, il s'adresse aux jeunes gens, d'une voix brisée : Mes pauvres enfants, leur dit-il, il faut que dans une heure tout soit fini. Je vous prévient que vous serez tous reçus ; mais, pour la forme, je vais vous dicter quelques lignes en latin et en français, vous noircirez un peu de papier, puis je vous interrogerai pendant quelques instants. Ainsi firent les pauvres petits Lorrains. Et, lorsqu'on les interrogea, ils n'entendirent point les questions, pas plus que les professeurs n'écoutaient les réponses. Tous ils répondaient en pleurant. Et ils s'en retournaient bacheliers, avec une tristesse extrême, à la maison paternelle, où déjà leurs pères n'étaient plus les maîtres."

\* \* \*

Mais vraiment sont-ils si mal partagés les *bacheliers* de 1870, Lorrains ou Alsaciens, de n'être plus Français ? La tristesse dans l'âme on hésite à répondre. Car quelle situation a-t-on faite, depuis, aux bacheliers de France qui veulent être fidèles à la foi de leurs aïeux ?

L'un de nos plus distingués compatriotes, M. A.-D. Decelles, qui rentre d'un voyage en Europe, a donné dans l'une de ses communications à la *Presse* de Montréal, une vue de la situation en France que je regrette de ne pouvoir citer en entier. En voici du moins la conclusion. Elle est très nette et très juste : " Pour montrer jusqu'où va la fureur non seulement de décaatholiciser la France, mais aussi de la dénationaliser, rappelons le fait déjà ancien que les manuels scolaires rejettent de leurs pages la mention de Dieu, et aussi, celui plus récent qui proscriit l'enseignement de l'histoire sainte dans les écoles ! Quelle réforme admirable ! Autant vouloir supprimer une partie de

la langue courante. Est-il possible d'engager une conversation sans que la première partie de l'histoire du monde y revienne, sous forme d'allusion, de comparaison ? Nos réformateurs ne reculent devant aucun ridicule ! Que conclure de tout ce qui se passe là-bas ? A juger la situation à la surface, on est logiquement amené à prononcer la déchéance de la France comme pays de mentalité morale. Ce serait, selon nous, mal juger. Pays de traditions malgré lui, il n'a pas, comme il le croit, coupé les ponts entre lui et le passé. Le sentiment religieux survit chez le Français, malgré le respect humain qui l'arrête à la porte de l'église. En dépit de son indifférence en paroles ou de son allure d'esprit fort, il continue de recourir à l'Eglise pour les grands actes de la vie : naissance, mariage et sépulture. Il y a plus, et ici se place un fait incroyable. Malgré la persécution, malgré la laïcisation poussée à outrance, le gouvernement n'a pas encore osé chasser l'aumônier des écoles nationales. . . ."

Et M. Decelles rapporte à ce sujet une discussion de la Chambre, puis il continue : "Mais alors, comment concilier ce sentiment avec la volonté, chez les mêmes personnes, de maintenir au pouvoir les ennemis déclarés de toute religion ? Certes, c'est là une de ces contradictions inexplicables que l'on remarque parfois dans les choses de France. Celle-ci, il faut l'avouer, est bien la plus forte de toutes. Cet empoisonnement de la jeunesse par les instituteurs remplis de terreur même les républicains modérés qui ont souci de la France. Leurs journaux combattent les tendances fâcheuses des maîtres de l'enseignement et en signalent le danger. Il est à souhaiter que sous l'empire de cette crainte salutaire, ils fassent un appel aux monarchistes, pour que tous ensemble, ils constituent un parti de défense et de conservation nationales. C'est urgent s'ils ne veulent pas être dévorés par les fureurs jacobines impuissantes pour le bien. Depuis plus d'un siècle, les fils de la révolution s'agitent sur place pour donner des assises solides à une France nouvelle. Leur échec est tellement patent, qu'ils en conviennent. Ils ont voulu rompre brusquement avec le passé, oubliant qu'on ne peut sortir un peuple de ses habitudes de penser et de croire sous l'injonction d'un gouvernement. La sagesse demandait de conserver ce passé en l'accommodant aux exigences d'un changement de situation. "Un système nouveau d'institutions, dit Taine, ne fonctionne que par un système nouveau d'habitudes, et décréter un système nouveau d'habitudes, c'est vouloir bâtir une vieille maison." La faillite lamentable de la Révolution, M. Clémenceau l'a reconnue lui-même, l'autre jour, à l'inauguration de la statue de Danton : "Cette cérémonie nous invite, dit-il, à des réflexions utiles sur cette grande période révolutionnaire, malheureusement tachée du sang de tous les hommes de la Révolution. Profitons de cette grande leçon de l'histoire. Ces hommes se sont calomniés, déchirés, massacrés, et par leurs dissensions la France moderne qu'ils avaient voulu fonder est retombée dans les décombres de l'ancien régime, dont notre devoir est de la sortir." Voilà après cent vingt ans d'agitations, quatre révolutions, six changements de gouvernement, où en est le jacobinisme : à se débattre dans les ruines de la monarchie. Quelle humiliante constatation !

\* \* \*

L'un des grands problèmes sociaux qui agitent et tourmentent le monde, celui de France comme celui du reste de l'univers, c'est la stabilité du mariage. La religion du Christ Jésus avait élevé le contrat naturel par lequel l'homme et la femme s'unissent pour fonder un foyer à la hauteur d'une institution sacramentelle et indissoluble. Nos modernes réformateurs ont voulu changer tout cela. Ils ont réclamé, puis imposé le divorce. Ils vont vers l'union libre, sous prétexte de liberté. Or, les faits établissent que c'est vers la ruine morale qu'ils courent. La dissolution du mariage appelle la disso-

lution de la société. "En ma qualité de président d'une école qui reçoit les enfants indisciplinés, rebelles ou vagabonds — écrivait, le 2 mars dernier, à M. Paul Bourget, un correspondant — je consultais ces jours-ci les registres d'entrée. Or, la plupart de ces enfants, *au moins les deux tiers*, sont des enfants de divorcés." Et qui vraiment pourrait s'en étonner ?

\* \* \*

Mais l'on s'obstine souvent hélas, pour justifier ses propres faiblesses, à nier la lumière qui crève les yeux. Et l'on va chercher des fables et des légendes dont on s'arme contre l'Église et ses doctrines. C'est à Montréal même. L'an dernier, qu'un prédicant, je ne sais plus lequel, parlait du concile de Macon qui "aurait défini que les femmes n'ont pas d'âme !"

Un collaborateur de la *Croix* de Paris s'est donné la peine récemment de compulsier à la Bibliothèque nationale la collection des conciles de Macon. Il n'est question ni des femmes, ni de leur âme. Mais Grégoire de Tours a brodé sur ce synode quelques anecdotes curieuses. Or, voici celle qui a dû donner naissance à l'ineptie que répétait ici notre prédicant : "Il y avait dans ce concile un évêque, qui prétendit que la dénomination d'*homme*, *homo*, ne pouvait convenir à la femme. Les évêques lui ayant fourni de bonnes raisons du contraire, il finit par se tenir en repos. On lui fit remarquer que les livres sacrés de l'Ancien Testament enseignent que Dieu créa l'*homme*" et "les créa *masculum* et *feminam*," et les appela Adam, c'est-à-dire *homme de terre*". L'Écriture parle ici indifféremment de l'homme (*vir*) et de la femme et les appelle tous deux *homme*, *hominem*. De même Notre-Seigneur n'est nommé Fils de l'*homme* qu'en tant que fils de la Vierge, c'est-à-dire d'une femme. On apporta encore beaucoup d'autres arguments, et le débat s'apaisa." "Tel est le récit de Grégoire de Tours continue le collaborateur de la *Croix*. Je n'ai pu savoir qui était ce *quidam ex episcopis*, qui avait des notions philologiques si originales. Je n'ai pu savoir non plus si, en refusant à la femme de s'appeler *homme*, il la dispensait aussi d'avoir une âme. En tout cas, ce qui peut paraître intéressant, c'est que cette discussion a peut-être récréé les Pères de Macon, mais qu'ils ne lui ont pas accordé l'honneur de figurer aux Actes."

\* \* \*

Que si l'on peut ainsi tromper les gens sur des époques dont l'histoire se conservait en manuscrit, qu'advient-il de notre temps, où tout se publie et s'imprime dans des journaux à 42 pages ? Je plains les historiens de l'avenir. Quelle tâche ! Mais peut-être le jour viendra-t-il où l'on n'aura plus de papier, plus de pâte de bois, plus d'arbre ?

On n'ignore pas que nos journaux sont faits avec de la pâte de bois : or, sait-on combien de temps il faut pour métamorphoser un arbre en journal ? Les Allemands viennent de faire procéder à cette expérience, dans une grande usine des bords de la Sprée. Un notaire fut appelé pour rédiger le procès-verbal : on apporta trois arbres. A sept heures et demie, on commença par les scier en planches au moyen d'une machine spéciale, puis un autre engin les réduisit en poudre et un troisième en pâte. A neuf heures et demie les arbres étaient transformés en papier qui se déroulait hors des cylindres. Ensuite on porta le papier aux presses de l'imprimerie et à dix heures le journal était fait et plié ! En deux heures et demie, on avait, d'une matière inerte, créé un transmetteur bien vivant de la pensée humaine !

\* \* \*

Les fêtes du premier centenaire du diocèse de New-York, que le cardinal primat d'Irlande, Mgr Logue, archevêque d'Armagh, est venu présider conjointement

tement avec le cardinal Gibbons, ont été très belles. Mgr l'archevêque de Montréal est allé y prendre part. J'ai trouvé dans une revue ce relevé historique concernant l'événement : Ce fut le Pape Pie VII qui, après de longues instances de Mgr Carroll, le premier évêque catholique américain, consentit à diviser son immense diocèse, érigea, par bref daté du 8 avril 1808, Baltimore en métropole et institua les évêchés suffragants de New-York, de Philadelphie, de Boston et de Bardstown. Comme premier évêque, Pie VII donna à New-York un dominicain irlandais, le Révérend Luke Concanem. Ce religieux, qui s'était mis en route pour l'Amérique, fut tout de suite arrêté par la maladie à Naples, où il mourut. Il eut pour successeur un autre dominicain irlandais, le Père John Connelly, qui, en fait, fut le premier évêque de New-York. Après lui vinrent le Révérend John Dubois, puis le célèbre John Hughes qui vit le siège de New-York érigé en archevêché et qui gouverna le diocèse jusque'en 1864. Il a eu comme successeurs le cardinal McCloskey, que nos contemporains n'ont pas oublié, Mgr Corrigan dont on se rappelle la lutte apostolique contre "l'américanisme," et enfin Mgr Farley qui gouverne avec tant d'éclat le plus grand diocèse des Etats-Unis. Le diocèse de New-York compte aujourd'hui un archevêque titulaire, un archevêque auxiliaire, 814 prêtres, un séminaire de 124 étudiants ecclésiastiques (il a en outre 13 séminaristes à Rome), un petit séminaire avec 141 élèves, une population scolaire de 3,339 garçons et de 3,736 filles dans des collèges et établissements secondaires, et de 65,152 élèves dans les écoles primaires, outre une foule d'asiles, de garderies, d'orphelinats, d'hospices et de maisons pour aveugles ou sourds-muets. Les catholiques du diocèse de New-York proprement dit sont au nombre de 1,200,000. Quant à la province ecclésiastique qui est comprise dans les limites du diocèse fondé il y a cent ans, et qui comptait, en 1826, 150 000 catholiques, elle compte aujourd'hui trois millions de catholiques au minimum.

\* \* \*

Le 31 mars 1908 restera dans les annales du Canada français une date inoubliable. Ce jour-là, en effet, le Saint-Père Pie X, glorieusement régnant, adressait à nos évêques une lettre d'une haute bienveillance pour la race dont nous sommes les fils. A l'occasion des célébrations qui se préparent du troisième centenaire de la fondation de Québec et du deuxième centenaire de la mort du vénérable de Laval, Sa Sainteté a jugé opportun de distinguer et d'honorer spécialement le modeste petit peuple catholique que nous sommes et qu'Elle appelle "la noble nation canadienne." Jamais, sans aucun doute, une page plus belle et plus autorisée n'a été écrite sur notre naissance à la vie de l'histoire et à la vie de la foi, que celle que la plume du Pape a tracée, en parlant de l'œuvre de Champlain et de celle de Laval. Ce beau témoignage, tout autant que les souvenirs glorieux qu'il consacre, nous crée un double devoir : celui "de rendre des actions de grâces publiques au Dieu dont la secourable Providence a fait si prospère le pays canadien," et celui "d'aimer d'une piété plus affectueuse encore cette Eglise, qui, par ses fils les plus illustres, s'est constituée pour nous la dispensatrice des libéralités divines".

\* \* \*

Huit jours auparavant, le vénéré Pontife avait aussi adressé un bref à Mgr Bégin pour *La Nouvelle-France*. "Vous nous avez appris — écrivait Sa Sainteté à Mgr l'archevêque de Québec — que, parmi ceux qui en votre pays se dévouent courageusement au bien de la religion, les rédacteurs de la revue qui s'appelle *La Nouvelle-France* ne doivent pas être mis au dernier rang. Ces écrivains se sont, en effet, donné la tâche de défendre les enseignements de la Chaire apostolique, et, à la lumière des principes de saint Thomas

d'Aquin, de promouvoir avec sûreté de doctrine les sciences divines et humaines." Ce noble but auquel, selon l'attestation de Mgr Bégin, nos savants confrères de Québec ont été fidèles depuis 6 ans, leur attire donc avec la distinction du Pape, la faveur de sa bénédiction apostolique. C'est un haut et puissant encouragement à poursuivre une tâche souvent difficile et parfois délicate. La défense de la vérité, même aux mieux intentionnés et aux plus savants, est une besogne ardue. Seule l'Eglise, dans son magistère suprême, est assurée du privilège de l'infailibilité. Quelle grâce et quel encouragement à mieux faire encore, si c'est possible, pour des publicistes chrétiens, que d'être ainsi distingués par le Vicair du Christ, ce continuateur de Pierre qui reste, à travers les âges, la pierre fondamentale sur laquelle est bâtie l'Eglise et contre laquelle les conseils de l'enfer ne sauraient prévaloir !

\* \* \*

Comme si tous les bonheurs devaient se suivre, au cours du même mois et huit jours après la lettre aux archevêques et évêques canadiens, dont nous parlions tout à l'heure, Pie X signait — le 8 avril 1908 — les bulles nommant évêque d'Eleuthéropolis et auxiliaire de Québec, M. l'abbé Paul-Eugène Roy, ancien curé de Jacques-Cartier à Québec, et directeur de l'*Action Sociale catholique*. Le nouvel évêque est l'une des figures les plus connues et les plus sympathiques du clergé canadien. Son élection à l'épiscopat a été saluée partout avec des acclamations de joie. Il n'a pas encore cinquante ans et il a pourtant déjà fourni une bien remarquable carrière. Ancien étudiant de Paris, ancien professeur de rhétorique au séminaire de Québec, ancien missionnaire aux Etats-Unis, prédicateur de l'œuvre de l'Hôtel-Dieu, puis de celle de la Tempérance, curé et fondateur de la paroisse de Jacques-Cartier, directeur aussi et fondateur de l'*Action Sociale*, il est cultivé autant qu'il est doué, il manie la plume comme la parole, il a tout pour lui. Le Bon Dieu, dans sa personne, se choisit un admirable ouvrier, et Mgr Bégin un excellent auxiliaire. Mgr Roy a pris pour devise la forte parole du *Pater* : *Adveniat regnum tuum — Que votre règne arrive !* Cela rappelle le beau programme de Pie X : tout restaurer dans le Christ — *Instaurare omnia in Christo*.

Mgr Paul-Eugène Roy, qui appartient à une nombreuse famille de Berthier (Montmagny), a quatre frères prêtres et une sœur religieuse à l'Hôtel-Dieu de Québec. Son sacre a lieu aujourd'hui — 10 mai — à Québec. Mgr Bégin est naturellement le prélat consécrateur. Mgr Blais de Rimouski et Mgr Labrecque de Chicoutimi sont les prélats assistants. Mgr Cloutier, des Trois-Rivières, prêche le sermon de circonstance.

\* \* \*

Ce sacre d'un évêque auxiliaire rappelle de lui-même celui dont nous fêtons le troisième anniversaire à Montréal, le dimanche 3 mai : le sacre de Mgr Racicot, lui aussi auxiliaire, mais à Montréal. Mgr de Pogla a officié ce jour-là, à la grand-messe de la cathédrale, "au fauteuil," et, au dîner de l'archevêché, auquel assistaient Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface — le propre neveu de Mgr Racicot — et plusieurs prêtres amis, Mgr l'archevêque de Montréal a fait en termes discrets l'éloge de son dévoué grand-vicaire depuis onze ans, "le modèle des auxiliaires" depuis trois ans. Tous les prêtres et tous les fidèles du diocèse s'unissent à Mgr l'archevêque pour demander à Dieu de leur conserver longtemps le saint évêque dont toute la vie, comme la personne, respire et manifeste la bonté.

\* \* \*

Tous les ans, à l'issue de la station quadragésimale, une heureuse coutume veut que nous entendions, à Montréal, le prédicateur de Notre-Dame dans une

conférence publique au Monument national. Nous avions donc, cette année, dans la soirée du mardi 21 avril, la bonne fortune d'entendre M. le chanoine Elie Daniel qui, en fils aimant de son pays, avait choisi comme thème de son discours, la Bretagne, "ce Canada de la France — a-t-il dit — comme le Canada est la Bretagne de l'Amérique".

Selon la coutume aussi, cette conférence était sous le patronage du Cercle Ville-Marie, et c'est M. Gaston Lapière, étudiant en médecine, un jeune à la parole vibrante et sympathique, qui nous a présenté le conférencier. "Monsieur le chanoine Daniel — a-t-il dit — va nous parler de la Bretagne. Ce nom évoque en nous une foule d'images et de souvenirs, de la poésie et du patriotisme ! Il nous rappelle le grand navigateur de Saint-Malo, cet homme de foi et d'action qui donna tout un monde à la France et fut le père et le fondateur de notre race. Il évoque ces phalanges de pionniers taillés dans le granit, à la figure et à la voix rudes, mais aux yeux bleus, doux et mélancoliques de rêveurs, habitués aux immensités de la mer et à la plainte des vents sur les grèves. Ce nom, il nous fait vibrer, parce qu'il est écrit dans notre histoire et imprimé dans notre âme ! Vous pouvez parler, monsieur le conférencier, et nous dévoiler toutes les beautés du pays breton et de l'âme bretonne ! Vos paroles ne tomberont pas dans des oreilles profanes. Descendants de Bretons, nous vous serons reconnaissants du nouveau lustre que votre talent saura donner à cette terre, qui fut chantée par vos bardes inspirés et qui est restée la terre classique du courage et du patriotisme."

M. le chanoine Daniel est peut-être surtout un charmant diseur et un fin causeur. Dans son carême à Notre-Dame, il a dit sans doute de fort belles choses et il a pratiquement creusé pour le plus grand bien de ses auditeurs le difficile problème du mal. On a dit merveille en particulier de sa retraite pascale. Dans sa conférence, il n'a nullement songé à faire de grand gestes et à s'élever sur les hautes cimes de l'éloquence. Il a été varié et attachant. D'aucuns même ont estimé que certaine note de cette variété était vraiment bien familière. Mais que de jolies choses il nous a dites sur la Bretagne et sur sa foi religieuse. C'est qu'on le méconnaît aussi, bien souvent, le pays des chênes et des granits. Des voyageurs en parlent — comme d'autres de notre Canada — qui n'ont rien compris, ou presque, à sa nature, à ses mœurs et à sa vie. Voulez-vous savoir ce qu'est la Bretagne, voici : "La Bretagne, qui pendant de longs siècles a formé un état indépendant, est de toutes les provinces de France celle qui a conservé le plus ce caractère spécial, celle qui est demeurée la plus fidèle à ses traditions, à ses coutumes et à ses mœurs. C'est en même temps l'une des provinces les plus étranges et les plus pittoresques, les plus variées et les plus poétiques de ce beau pays qu'est la France. Cette longue presqu'île d'aspect sauvage, a quelque chose de singulier, avec son océan constellé de voiles blanches, avec ses falaises qui bordent les côtes, ces falaises abruptes battues par un flot sauvage, avec ses ruisseaux bleuâtres, avec ses champs odorants de blé mûr, avec ses vergers plantés de pommiers, avec ses champs de lin, de trèfle et d'avoine : avec, enfin, ses vieux rochers surmontés de pierres druidiques autour desquelles plane l'oiseau marin et paissent de petites vaches, toutes blanches et noires, de petites vaches maigres et des brebis encore plus maigres. Partout, en Bretagne, on trouve ces reliques du passé, ces reliques si intéressantes pour l'homme qui sent en lui vibrer toute l'âme de sa patrie. On trouve des pages d'histoire à chaque pas dans la Bretagne : des forteresses féodales, des vieux châteaux où habitaient les seigneurs, des cathédrales aux jubés ciselés et ajourés comme de fines dentelles, des tombeaux d'aïeux illustres, de saints célèbres ou bien de pauvres inconnus, des vieux monastères aux fenêtres grillées".

Je regrette de me borner à cette citation. Il faudrait aussi raconter ces légendes et dire ces pieuses croyances, où il se mêle tant de choses, des chrétiennes et des païennes, mais dont l'ensemble donne, en somme, une note de

foi devenue si rare. M. le chanoine Daniel nous aurait fait aimer davantage son poétique pays, si cela était possible à des Canadiens.

M. Gillet, le professeur de littérature française à l'Université Laval, avait été chargé de la présidence d'honneur et du discours de remerciements. Il parla avec infiniment d'esprit, remerciant son compatriote d'avoir bien fait comprendre — sans le dire — que les méchants et les sectaires qui gouvernent la France, pas plus que ses romanciers pornographes et ses dramaturges sans principes, ne sont pas toute la France.

\* \* \*

Dans cette même salle du Monument National, où l'âme française, ce soir-là, avait frémi dans l'âme bretonne, une autre manifestation avait lieu plus récemment, qui fut vibrante aussi et enthousiaste. Le jour de la fête de Jeanne d'Arc (8 mai), — est-ce une simple coïncidence ? — nos jeunes amis de l'A. C. J. C. conviaient le public à une grande assemblée, pour protester contre l'emploi exclusif de l'anglais, par les compagnies du service public — chemins de fer, tramways, télégraphe ou téléphone — dans notre province française de Québec. A tort ou à raison, on y a vu un mouvement politique, et c'est dommage. Tous les patriotes devraient être unanimes dans la revendication légitime de nos droits les plus sacrés, et le droit de notre langue est de ceux-là. M. le président Beaupré de l'A. C. J. C., M. Armand Lavergne, député, et M. Henri Bourassa, l'éloquent tribun, ont tour à tour harangué l'assemblée. M. Bourassa surtout a été éloquent. M. le sénateur Dandurand a aussi parlé. Quoiqu'on en ait dit, ce mouvement aura un bon effet. Les compagnies puissantes ont besoin de la faveur populaire. Elles verront bien qu'il y a autre chose dans ce vaste pétitionnement, qui a recueilli en un mois 300,000 signatures, qu'une simple manœuvre de politiciens.

\* \* \*

Nous n'avons rien à gagner à nous annihiler nous-mêmes, en nous courbant toujours sous la puissance de ceux qui détiennent le capital et la richesse. On peut perdre, par une attitude virile, quelques faveurs momentanées, mais on gagne en valeur nationale pour la postérité. Rappelons-nous Lafontaine debout devant Lord Sydenham. D'ailleurs, pas n'est besoin d'aller si loin. Cartier savait comment parler, et Mercier aussi. C'était des patriotes. M. Henri Bourassa et M. Armand Lavergne ont plus d'une fois fait applaudir, en pleine province d'Ontario, de nobles et fières revendications.

L'autre jour — en avril — M. le chanoine Choquette, supérieur du séminaire de Saint-Hyacinthe, donnait une conférence au Canadian Club, à Toronto, sur l'éducation libérale, dont les journaux anglais ont fort loué la valeur et l'éloquence. Ces hommes d'affaires anglais ont applaudi le prêtre éducateur français, alors qu'il leur rappelait tout bonnement cette loi de l'histoire : "Ce ne sont pas les nations qui progressent matériellement très vite qui laissent après elles un sillon glorieux, ce sont celles plutôt qui s'occupent d'art, de poésie, de littérature, d'étude et de science".

Cette conférence de M. le chanoine Choquette fait honneur au personnel de nos maisons d'enseignement. Il est bon que, de temps en temps, l'un ou l'autre parmi nos professeurs donne ainsi un témoignage public de sa valeur. Trop de gens se laissent éblouir par des faiseurs au verbe élatant ou à la plume agile — qui daubent sur nos collèges et réclament toutes sortes de réformes, afin de mieux fomentier des troubles dont ils vivent, ou au moyen desquels ils se *poussent*... dans le monde.

\* \* \*

Ces gens-là, chez nous, grâce à Dieu ne sont pas encore la majorité. Mais ils font tant de bruit qu'on le dirait parfois ! Beaucoup d'autres, parmi les Canadiens influents, plus modestes et plus utiles, poursuivent au contraire leur carrière en travaillant, sans déchoir, au bien du pays et à l'honneur de la profession qu'ils ont embrassée. Ce sont nos meilleurs citoyens.

Tel cet excellent magistrat, qui personnifie l'honneur et la dignité, dont on fêta aux premiers jours de mai le cinquantième anniversaire de réception au barreau : l'honorable Juge L.-O. Loranger. Il y a trente-quatre ou trente-cinq ans — quand il était député de Laval et ministre du cabinet provincial à Québec — M. Loranger haranguait de temps à autre, après la grand'messe, ses électeurs de Saint-Vincent-de-Paul (Ile Jésus). J'entends encore sa petite voix haute et claire ! On disait devant nous, les gamins d'alors, que M. le député était un gentilhomme. Et gentilhomme il est resté. La vie publique et même la politique ne l'ont pas entamé. Il a pu dire à ses enfants, au jour de son cinquantenaire "qu'il avait conscience de leur laisser un nom honoré et respecté". Ce gentilhomme est d'abord un chrétien. Le lendemain du jour où la magistrature et le barreau lui faisaient fête, M. le Juge Loranger est venu, avec sa famille, assister à la messe de Mgr l'archevêque, dans la chapelle privée de Sa Grandeur, et tous ont communiqué. En faut-il plus pour donner le secret d'une longue et honorable carrière ?

\* \* \*

On se prépare à célébrer, dans la jolie ville de Lowell (Mass.), un jubilé sacerdotal, dont nous tenons à parler ici. Les paroissiens de Saint-Joseph de Lowell ont comme curé le Révérend Père P.-J. Lefebvre, longtemps provincial des Oblats à Montréal, et qui siégeait, croyons-nous, en qualité de théologien, au premier concile de Montréal. Le vénéral religieux compte dans le clergé un trop grand nombre d'amis pour que cette nouvelle ne soit pas de portée générale. Les fêtes du jubilé sacerdotal — cinquante ans de prêtrise — du Père Lefebvre, coïncideront avec les solennités de la Saint-Jean-Baptiste, à Lowell. De loin, nous nous unissons avec joie à nos compatriotes franco-américains pour le *Te Deum* d'actions de grâces et l'*ad multos annos*.

\* \* \*

Qui donc disait qu'il est difficile de célébrer des *noces d'or*, même quand le jubilaire est frais et vigoureux, sans songer aux rayons toujours un peu attristés d'un soleil couchant ? Je ne sais ; mais il reste certain que la vie est courte, même pour ceux qui vivent vieux.

\* \* \*

L'un de ces dimanches, M. le curé Troie, de Notre-Dame, donnait du haut de la chaire des avis auxquels il nous paraît utile de faire écho. "Je voudrais — disait lui-même M. le curé de Notre-Dame — je voudrais que cette remarque fut entendue de tous les fidèles de Montréal." C'était à propos de notre cimetière de la Côte-des-Neiges. L'on sait que ce cimetière est la propriété de la fabrique de Notre-Dame. Il y a quelques années on a dû agrandir le champ des morts, et, de ce chef, augmenter la dette de près de \$100,000. Il nous faut, disait M. Troie, payer \$5,000.00 d'intérêt par année. Il y a en plus les dépenses d'administration qui se chiffrent naturellement à un montant assez élevé. "Or, continuait M. le curé, sur 8,000 personnes environ qui sont inhumées chaque année, on a constaté, l'an passé que pour 2,000 les

frais d'inhumation n'ont pas été soldés. Nous voulons bien faire la charité à ceux qui sont réellement dans le besoin ; mais alors il ne faudrait pas que l'on arrive au cimetière avec de somptueux corbillards et trois ou quatre voitures attelées de deux chevaux ! Cette façon d'agir constitue un abus." Qui osera dire que M. le curé Troie n'a pas raison ?

\* \* \*

On part à tout âge pour le cimetière ! Ce mois-ci, ma liste de recommandations aux prières n'est pas chargée, elle ne porte que deux noms : celui d'un ancien et celui d'un tout jeune : M. l'abbé Jean-Damien Laporte, ancien curé de Saint-Ambroise, décédé le 17 avril, à Saint-Ambroise, à l'âge de 77 ans, et M. l'abbé Valmore Richard, clerc tonsuré, de Sherbrooke, mort dans sa famille, le 1er mai, à l'âge de 22 ans.

Il y a dans ce rapprochement de deux noms et de deux âges toute une leçon. Dieu est le maître de la vie, et les jeunes partent souvent aussi vite que les anciens.

Admirablement doué pour l'éloquence parce qu'il avait l'âme sympathique et la voix prenante, le jeune abbé Richard semblait promettre une belle et utile carrière. Les maîtres qui l'ont connu et cultivé savent tout ce qu'il y a de sens dans ce que je viens d'écrire. Il est mort résigné, s'étant vu éteindre graduellement, sous les coups de la phtisie, comme une lampe qui va manquer d'huile. Il est mort n'ayant qu'un regret, celui de désoler par sa mort son père et sa mère. Ses funérailles ont eu lieu à Sherbrooke-Est, dans la vieille église... qui s'ouvrait pour la dernière fois au culte, la nouvelle étant maintenant prête. Qu'il dorme en paix, sur la côte de sable du cimetière Saint-Michel, le cher élève et le bon ami disparu ! Et que Dieu lui donne, à lui comme au vénérable confrère du diocèse de Joliette, M. Laporte, une place dans son saint paradis !

Les ouvriers de la onzième heure, comme ceux de la première, sont les bienvenus au royaume du père de famille. Pour les uns et pour les autres la même condition suffit : un cœur pur et un esprit droit.

*Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum ridebunt.*

*L'abbé Elie J. Nuclair*



## Le "Canada Ecclésiastique"

Le *Canada Ecclésiastique* de 1908 est complètement épuisé.

Nous trouvons acheteurs de ce volume. Si quelques-uns des souscripteurs désirent se déssaisir de leur exemplaire, ils voudront bien nous dire à quelles conditions ils nous le céderont.

## A deux doigts de la mort

(De la *Revue Canadienne* d'avril)

L'aventure que nous allons raconter n'est pas imaginée. Celui qui l'a vécue a pu lui-même l'écrire, après quarante-six ans, et nous autoriser à en faire bénéficier nos lecteurs. C'est un vieux missionnaire, M. Joseph Goiffon,



Le Père GOIFFON  
(à 80 ans)

qui vit encore et exerce, à 84 ans, le ministère sacerdotal à Mendota, dans le Minnesota. Son *histoire* a déjà été écrite et publiée, mais avec beaucoup d'inexactitudes. Et c'est précisément parce qu'il n'a pu lire cet écrit fantaisiste de ses héroïques aventures, sans en rire un peu, qu'il s'est décidé à prendre la plume à plus de quatre-vingts ans. "L'histoire a ses droits, s'est-il dit, et puis qu'on me raconte de mon vivant, sans assez d'égards pour la vérité, je vais remettre les choses au point." Ce récit tout d'abord ne nous était point destiné. Une circonstance fortuite l'ayant mis sous nos yeux, il nous a semblé qu'il intéresserait les habitués de la REVUE. Et cela d'autant mieux qu'il nous permet de rendre hommage au zèle et à l'endurance de l'un des ces vaillants pionniers de l'Évangile à qui notre pays et notre race doivent en grande partie d'être ce qu'ils sont. Le vénérable prêtre a bien voulu nous permettre d'utiliser ses précieuses notes.

En 1860, M. Goiffon était chargé de la desserte de deux missions : *Pimbina* et *Saint-Joseph*, éloignées l'une de l'autre de quarante milles, et situées, à l'extrémité nord du vaste diocèse de *Saint-Paul* (1), dans le Dakota-Nord, à l'ouest du Minnesota. Pour s'approvisionner des choses nécessaires à la vie, le missionnaire devait les faire venir de *Saint-Paul*, c'est-à-dire d'une distance de cent soixante milles. Au printemps de 1860, M. Ravoux, vicaire-général de Mgr Grace, de *Saint-Paul*, manda à M. Goiffon de le venir voir. C'eut été un bon temps, très propice au voyage, à cette époque de l'année. Mais les Métis qu'évangélisait le missionnaire devant se rendre en juillet à une conférence à laquelle les avaient invités les sauvages Sioux pour traiter de la paix. M. Goiffon ne crut pas pouvoir s'absenter en cette circonstance solennelle. Il remit son voyage à l'automne. De fait, la paix fut conclue et, en

(1) Ce diocèse en forme six aujourd'hui.

septembre, le dévoué prêtre partait de *Saint-Joseph* avec deux Canadiers, les frères Morneau. Les voyageurs conduisaient chacun deux charrettes à bœufs. Ils arrivèrent à *Saint-Paul* à la fin du mois.

Des Métis de *Saint-Boniface* étaient aussi arrivés la veille, et il fut tout de suite décidé que le missionnaire et ses compagnons retourneraient avec eux, vers les vastes plaines du Nord, à la fin d'octobre. Tout allait bien, les provisions du Père Goiffon étaient achetées, M. le grand vicaire Raoux lui avait donné un beau cheval de quatre ans, et il se réjouissait à la pensée de retourner à ses chères missions, en bonne et nombreuse compagnie, quand, un samedi soir, les Métis vinrent l'avertir qu'ils se mettaient en route le lendemain. Mais partir un dimanche, sans dire la messe, M. Goiffon ne le voulait pas. Il essaya de faire entendre raison aux Métis. Rien n'y fit, ceux-ci persistèrent à partir le dimanche. Le missionnaire, lui, avec les MM. Morneau et un Anglais, ne partit que le lundi, avec l'intention de rejoindre la caravane qui avait un jour d'avance. Mais il fallut s'arrêter en chemin pour faire ferrer les bœufs et pour faire réparer des roues ; ce qui retardait d'autant. A Georgetown, poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, on n'avait pas encore rejoint ceux qu'on voulait atteindre. "Vous avez un bon cheval, allez de l'avant," dirent au Père Goiffon ses compagnons. Comme il désirait beaucoup se rendre pour le dimanche à ses missions qu'il avait quittées depuis deux mois, il se décida à partir seul. Il croyait d'ailleurs n'avoir à faire que cent vingt milles environ, et il ne prit des provisions de bouche que pour quatre jours. Il partit donc à cheval, seul, par les vastes plaines. C'était le mardi, 29 octobre.

Ouvrons ici une parenthèse, pour souligner tout ce qu'il y a de vaillance et de générosité dans ce fait pourtant très ordinaire dans la vie des missionnaires de l'Ouest ; il partit seul par les vastes plaines. "Le pauvre missionnaire, écrivait Mgr Taché (1), a bien souvent l'occasion de reconnaître combien les jours d'ici-bas sont éphémères. On ne se réunit que pour se séparer ; on ne s'assemble que pour se rendre plus sensible le déchirement du départ ; on ne se voit que pour sentir plus vivement les rigueurs de la solitude. O vous, mes frères, qui vivez toujours en communauté, ayez pitié de ceux qui ne goûtent cette jouissance un moment que pour en mieux sentir plus tard la privation, et priez pour le missionnaire isolé !"

Le soir, notre voyageur solitaire rencontra un compagnon, un Métis, il coucha avec lui, sur un lit de feuilles, à la belle étoile. Le lendemain, il se remettait en route, et, ce deuxième soir, il arrivait sur les bords de la *Rivière-Rouge*, à l'endroit où s'élève aujourd'hui *Grand Fork*. Il trouva là encore un voyageur du nom de Desmarais, et, comme la nuit précédente, il campa à la belle étoile. Le lendemain, jour de la Toussaint, après avoir accepté "quelques senelles sauvages" de Desmarais, il remonta à cheval et fit une bonne journée. Le soir à neuf heures, il rejoignit la caravane de Métis manitobains qui le précédait depuis *Saint-Paul*. Le 2 novembre, le ciel commença à se couvrir de nuages. Il tomba une petite pluie tiède. Rien n'indiquait encore un brusque changement de température. Le missionnaire résolut donc de pousser de l'avant. On était un vendredi, et il espérait atteindre Pimblina pour le dimanche. Les Métis l'assurèrent que le chemin était facile pour trente milles et que, dix milles plus loin, il rencontrerait une touffe de bois, près d'une rivière, probablement la *Rivière-au-sel*. Il partit, promettant de les attendre, si la pluie continuait, à la touffe de bois. De fait, arrivé à l'endroit convenu, bien que la pluie ne fût pas très forte, il attendit. Mais il attendit en vain. La caravane n'venait pas. Vers le soir, un jeune Anglais, de Winnipeg, qui venait à la rencontre de son oncle, l'un des voyageurs du parti des Métis que le Père Goiffon

(1) Cf. *Vingt années de missions* — Vol. I. p. 337

avait vu le matin, arriva à l'endroit où le bon Père était campé. Malgré la nuit, il ne voulut pas attendre et continua sa route. Lui aussi, il s'égarait, mais il finit par retrouver son oncle. M. Goiffon, resté seul, se blottit dans son petit campement, et il s'endormit profondément. Quand il se réveilla, il neigeait à plein ciel une neige forte poussée par un grand vent du Nord-Ouest. Il y en avait déjà six ou sept pouces sur le sol, et pour continuer sa route, il lui fallait faire face au vent.

"Que faire, écrit M. Goiffon, je n'avais plus aucune nourriture pour mon cheval. Le foin de la prairie étant gelé et couvert de neige, il m'était impossible d'en ramasser. Au reste, je n'avais avec moi qu'un couteau de poche. Pour me sustenter moi-même il ne me restait que quelques miettes de galettes et les scellées sauvages que m'avait données Desmarais. La veille, je m'étais nourri de boutons de roses pour ménager ma provision. Puis, j'avais besoin de feu et je ne voyais pas comment je pourrais me procurer du bois ? Je voulais toujours arriver pour le dimanche à Pimbina, et c'était le lendemain. J'ignorais toutefois quelle distance j'avais encore à franchir. Le temps étant trop mauvais pour que je pusse dire moi-même à cheval, je voulus lire mes heures avant de partir. Depuis quelques jours, mon montre ne marchait plus. Tout se combinait pour me désorienter. Je partis pourtant et montai une grande côte. Là, en pleine prairie, face au vent glacial, mon cheval refusa d'avancer. Je revins à mon campement, mais pour repartir bientôt, et malgré le vent et la poudrière, je parcourus ce jour-là, trente à trente-cinq milles de la grande prairie. En me guidant sur les brins de foin qui perçaient la neige çà et là, j'avais conscience de ne pas avoir perdu ma route. Je m'arrêtai pour la nuit. N'ayant plus ni tente, ni branches, ni feuilles, j'eus bientôt fait de m'installer ! J'enlevai la selle de mon cheval, je la mis sur la neige, je jetai dessus sa couverture, je déposai mon grand chapeau français à côté de moi, je me couvris de ma peau de buffle, et je m'endormis pour ne me réveiller que le lendemain, très tard."

Ce que nous venons de lire et surtout ce qu'il nous reste à citer du long mais intéressant récit du bon Père Goiffon, est vraiment si extraordinaire que nous aurions peut-être pensé que la mémoire du vénéré missionnaire le servait mal et qu'il avait allongé, sans s'en douter, la durée et les péripéties de ses terribles endurance, croyant nous-même que les forces humaines ne pouvaient aller jusque-là. Mais une étude toute récente, que nous trouvons dans la *Croix* de Paris du 6 janvier, sous la signature du Dr Delasus, professeur à la Faculté libre de Lille, nous a paru de nature à aider les profanes à comprendre moins mal cette lutte contre le froid, que M. Goiffon a soutenue, et dont il nous décrit avec tant de précision les différentes phases. C'est pourquoi nous nous permettons d'interrompre ici le récit du missionnaire, pour intercaler, sans commentaires, un extrait de l'article de l'homme de science. "Supposons maintenant, écrit le savant professeur, que le froid, au lieu de n'exercer son action que sur une partie du corps, ait pu atteindre le corps entier, soit très rapidement, soit progressivement. C'est ce qui arrive très fréquemment dans certains pays réputés pour leurs hivers rigoureux et longs ; c'est ce que l'on observe assez souvent dans nos montagnes, sur des piétons égarés ou malades. Le voyageur fatigué, épuisé, surtout s'il est privé de nourriture, se sent envahi par un engourdissement général. Un impérieux besoin de dormir le pousse à se coucher ; c'est sa mort. "Quiconque se couche, s'endort, disait Larrey ; quiconque s'endort ne se relève plus." Le vent glacé souffle, la neige tombe, et ce désert de neige, comme le désert de sable,

roule sur son enfant  
Les plis silencieux de son lincoln mouvant !

L'agonie n'est pas cruelle, et la mort prend doucement les malheureux ;

elle les fige quelquefois à leur poste de sentinelle, tableau qui a inspiré à Victor Hugo ces vers saisissants dans une pièce célèbre :

On voyait des clairons à leur poste gelés,  
Restés debout en selle et muets, blancs de givre,  
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.

La mort n'est cependant pas fatale ; les secours peuvent arriver à temps, le corps peut être protégé par des vêtements suffisants pour éviter la congélation, *la neige même peut abriter* celui qu'elle recouvre contre les terribles brûlures du vent, mais le malheureux risque au moins une congélation partielle. On retrouve ces pauvres gens les membres raidis par le froid, le plus souvent sans connaissance, le pouls faible, respirant à peine."

Ce jour-là, quand il s'éveilla, le Père Goiffon vit que la neige avait continué de tomber durant la nuit. Il en était couvert et comme écrasé. Son cheval n'avait pas bougé. En voyant son maître se soulever, il fit un mouvement comme pour partir. Mais la chose était hélas ! bien impossible au pauvre missionnaire. La poudrerie continuait à tourbillonner. Ses vêtements étaient tous trempés. Son chapeau était durci comme un morceau de glace. Il était nu-tête, nu-mains, d'ailleurs peu vêtu : une cotanne, un paletot et sa robe de buffle. Il essaya de se lever. Il constata que ses pieds étaient gelés. Il se remit dans la même position sur sa selle et se rendormit. Combien de temps dormit-il ? Il se souvient seulement qu'il se réveilla plusieurs fois pour se rendormir aussitôt... Et cela dura trois jours ! Quand il reprit connaissance une fois encore, avec plus de conscience, et qu'il voulut écarter sa robe de buffle pour respirer, le froid avait augmenté, et la robe toute trempée se raidit et gela. A côté de lui, son cheval était mort de froid et de faim. Il songea que, sans doute, sa dernière heure était venue.

A quoi pouvait penser ce missionnaire, en face de la mort ? En lisant le manuscrit de M. Goiffon, on ne peut s'empêcher d'être singulièrement ému du calme très simple avec lequel il raconte cette heure d'agonie que la Providence devait heureusement interrompre. Cela nous rappelait le mot magnifique du regretté M. Colin, le défunt supérieur de Saint-Sulpice à Montréal. Comme il allait mourir, on lui annonça la visite du consul de France, M. Kleckowski : "Très-bien, fit-il, je suis content qu'il voit comment un prêtre meurt !"

Notre pauvre missionnaire, se sentant mourir, se rappela, lui, qu'on lui avait remis à son départ de *Saint-Paul*, vingt-cinq intentions de messes. Il voulut prendre un crayon, dans sa poche, pour indiquer à quelque prêtre charitable qui aurait connaissance de sa fin malheureuse d'avoir à acquitter ses intentions. N'y pouvant réussir, il dit au Bon Dieu, c'est lui qui l'écrivit : "Mon Dieu, arrangez-vous avec ces messes, pour moi je n'y puis rien". Puis, il promit trente messes basses et dix grandes aux âmes du Purgatoire, si elles le tiraient de son danger de mort. Il se rendormit encore. Quand il se réveilla de nouveau, probablement plusieurs heures plus tard, il se souvint d'une vieille femme qui lui avait prêté "quelque malheur," ce dont il avait ri alors, puis la pensée de ces messes qui ne seraient jamais acquittées lui revint : "Mon Dieu, fit-il, puisque j'ai pris les intérêts de ces pauvres âmes, il ne faut pas que je meure ici," et il redoubla le nombre des messes promises. En plus, "il commissionna son ange gardien d'aller lui chercher du secours." Ma foi, c'était urgent. On était au mercredi, autant qu'il a pu dans la suite s'en rappeler, et cela faisait quatre jours qu'il luttait contre l'engourdissement du froid et qu'il était, à la lettre, à *deux doigts de la mort*. Tout en attendant du secours d'en haut, il tenta de s'aider lui-même par un dernier effort. Il se traîna près du cadavre de son pauvre cheval. Il essaya de lui briser deux côtes pour s'en faire des appuis et mieux sou-

tenir sa peau de buffle toute raidie au-dessus de sa tête afin de se garantir contre le vent. Il ne put y réussir. Il se tailla au moins quelques morceaux à manger dans la viande de son cheval. Il parvint ainsi à se redonner quelque vigueur. Et bientôt, il se rendormit encore.

Quand il se réveilla, son bon ange avait fait sa commission et les saintes âmes avaient entendu ses prières il aperçut à quelques distances un homme et deux animaux. Il cria de toutes ses forces. Chose curieuse, il lui semblait que la voiture s'éloignait. C'est qu'il voyait mal, il y avait là deux hommes et quatre bœufs. C'était le jeune Anglais, rencontré le samedi soir, et son oncle. "Allez dire à M. Rollet de venir me chercher ici," put enfin leur crier le missionnaire. Ces hommes, étant Anglais, ne comprenaient pas le français. Ils crurent même d'abord au hurlement de quelque loup. "Mais, disait l'oncle, les loups ne hurlent pas dans le jour !" Ils eurent bientôt fait de porter un premier secours au malheureux prêtre à demi gelé. Ils lui firent boire une tasse de café, lui enlevèrent ses souliers, coupèrent le bas de sa soutane qui était glacé, le placèrent dans une petite voiture, l'ayant enveloppé de couvertures sèches. Leurs voitures étant trop chargées pour l'emmener bien loin, ils firent avertir le M. Rollet, que le Père avait appelé, et qui demeurait à Pimbina, dont on n'était plus qu'à une faible distance. Celui-ci vint avec une traîne, et, enfin, le jeudi, 8 novembre, c'est à la soirée, cet homme, qui était perdu dans la neige depuis le 2 novembre, entraît encore plein de vie dans la maison de son ami.

Nous n'avons pas cité au long le récit du vénérable missionnaire, voulant l'abréger un peu. Mais nous croyons l'avoir suivi fidèlement.

Il ne reste plus qu'à conclure. On essaya vainement, le soir même, de rétablir la circulation du sang dans les membres gelés du missionnaire. Le bon Père put cependant faire honneur au souper qu'on lui apporta. Le lendemain, ses pieds, enfin dégelés, le faisaient souffrir horriblement. Son ami, M. Rollet le soigna pendant dix-huit jours. Mais les pauvres pieds loin d'être guéris au bout de ce temps, tombaient en décomposition. Il fallut le conduire de Pimbina à Saint-Boniface. Là on lui coupa la jambe droite. Huit jours plus tard, le médecin en voulant panser la jambe malade couvrit une artère, le sang coula abondamment, et l'on se dit que le Père Goiffon allait certainement mourir. A ce point, raconte plaisamment le cher Père, que la sœur sacristine dit à ses filles : "Il nous faut des cierges et des chandelles pour son service ; mettez soixante livres de suif dans un chaudron." Et c'est ce malheureux suif, par suite d'une imprudence, qui occasionna l'incendie qui détruisit, cette année-là, la cathédrale et l'évêché de Mgr Taché.

Le pauvre Père Goiffon, après avoir été sauvé du froid, dut donc l'être aussi du feu ! On le transporta chez les Sœurs, au couvent. Cependant, des hémorragies se produisaient toujours, une sur une, huit jours après l'incendie, fut si violente, qu'après avoir bandé sa jambe malade, le voyant très affaibli, le médecin conseilla de l'administrer. On alla chercher les *saintes huiles* à 10 milles, à Saint-Norbert, celles de la cathédrale étant brûlées. Le Père Lestang administra son pauvre confrère, et l'avertit enfin qu'il pouvait mourir en paix. Mais non ! le lendemain il était mieux, le sang était arrêté. Il reprit des forces ; un mois après, il subissait l'amputation de la moitié de son pied gauche. Bientôt il était en voie de parfaite convalescence, et tout célopé, du haut de son lit, il catéchisait ses enfants de la première communion. Le mercredi des cendres, on le transporta à la chapelle et il prêcha ; ce qu'il répéta tous les dimanches du carême. Au mois de mai, Mgr Taché lui obtint de Rome la permission de dire la messe, malgré ses infirmités. Il portait une jambe de bois. Sa grande consolation fut alors d'acquitter les messes qu'il avait promises aux Ames. En juin il retourna à Pimbina et à Saint-Joseph, et il prépara ses enfants à la première

communion, puis à la confirmation, que Mgr Grace leur administra en septembre 1861.

"Monseigneur et M. Ravoux, termine le vieux missionnaire, ayant fait visite à Mgr Taché, constatèrent avec lui que je n'étais plus propre aux missions dans les prairies. On me ramena à *Saint-Paul*, où j'ai été chargé depuis quarante-six ans, de la desserte de deux ou trois paroisses. Le Bon Dieu a été très bon pour moi, je ne pourrai jamais trop le remercier, puisque, arrivé à quatre-vingt-quatre ans, je puis encore dire deux messes, tous les dimanches, sans en éprouver trop de fatigue."

Dieu est le maître de la vie ! Nous croirions affaiblir la portée morale et consolante de ce récit en l'aggravant de trop de considérations. Mais, le vénérable missionnaire, qui fut un jour à *deux doigts de la mort*, et dont nous venons de raconter les endurance et les souffrances, nous pardonnera, si nous faisons violence à sa modestie pour répéter ici le mot des saintes lettres : *Quam speciosi pedes evangelizantium — Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui portent en mission les lumières de l'Évangile !* On peut venir infirme et couvert de cicatrices. Mais ces infirmités et ces cicatrices sont glorieuses, et, ce qui vaut encore mieux, leur gloire ne passera pas.

ELIE-J. AUCLAIR,  
Secrétaire de la Rédaction.

---

*Note pour le "Propagateur."* — Cet article que nous reproduisons de la *Revue Canadienne* d'avril, nous a valu de la part du vénérable prêtre — M. Goiffon — dont il raconte l'émouvante aventure, une bonne et belle lettre, qui porte la date du 24 avril 1908. Nous avons écrit cette narration en suivant le mieux que nous avons pu les notes de M. Goiffon. Mais, sans le vouloir, nous avons commis quelques légères inexactitudes. "Quand le samedi matin, je quittai mon petit bois — nous écrit le vénérable missionnaire — il ne neigeait plus, et il n'a pas tombé d'autre neige durant le temps que je suis resté là. Mais les six ou sept pouces, tombés pendant la nuit du 2 au 3 novembre, sous l'action d'un grand vent du nord-ouest, *pourraient* sans cesse et la neige me recouvrait dès que j'étais couché. Ceux qui ont voyagé par les vastes prairies de l'Ouest durant l'hiver savent combien ces *poudreries* sont terribles. En conséquence, je n'ai pas autant souffert du froid étant toujours couvert. Ce n'est pas le 1er jour, mais le 3e, que j'ai constaté que j'étais à moitié gelé. Je dormais presque toujours, mais je n'ai pas perdu ma raison. Quand je m'éveillais, je secouais ma robe de buffle, pour m'eux respirer, puis je me recouvrais de mon mieux. Enfin, vers la fin de mon séjour sous la neige, ce n'est pas une voiture que j'aperçus... mais un jeune homme et des bêtes à cornes !"

"Je vous signale ces petites erreurs, termine le bon Père Goiffon, pour que, venant à réimprimer cette histoire, vous puissiez les corriger, si vous le jugez à propos."

Nous avons cru que le mieux était non de refaire l'article, mais de le compléter suivant les indications de notre correspondant. Ces détails, qui ont sans doute leur importance, ne changent pas, croyons-nous, la trame et l'ordonnance du récit. Leur précision est plutôt la meilleure preuve que notre récit était en somme fidèle, et que nous avions bien rapporté un fait authentique, si extraordinaire qu'il puisse paraître.

Mai 1908.

E.-J. A.

## Les Abeilles de Valvert

(Suite.)

II

LA CHAUMIÈRE

Veuve d'un garde forestier, mort depuis dix ans, la mère de Madeline, La Guérine, comme on l'appelait dans le pays, habitait un: petite chaumière entourée d'une prairie, sur la lisière de la forêt. Cette cabane lui avait été donnée à vie par les chartreux, de même que le droit de pâture pour sa vache et ses chèvres. Cette bonne femme était laborieuse, adroite de ses mains, et elle avait élevé ses deux enfants chrétiennement, espéra t qu: Guérin, quand il serait grand, deviendrait garde forestier comme son père. Mais, dès sa plus tendre enfance, Guérin annonça d'autres goûts. Son plus grand bonheur était d'aller à l'église, d'écouter la psalmodie, et d'unir sa voix aux chants des religieux invisibles qu'il entendait. De certains points de la forêt, en montant sur des rochers et quelquefois sur des arbres, il se p'aisait à regarder les chartreux cultivant leurs jardins. Plus d'une fois, cette contemplation lui fit oublier les chèvres qu'il gardait ; mais lorsqu'il ne les voyait plus, dans sa confiance innocente, il priait son Ange gardien d'aller les chercher, et bientôt le tintement de leurs clochettes avertissait le jeune pâtre qu'elles revenaient vers lui. — Le frère portier l'avait pris en amitié ; il lui apprit à lire, puis, charmé de l'intelligence de l'enfant, il obtint du Père Général la permission de faire la classe au petit chevrier. Les rares visiteurs et les pauvres qui venaient au monastère admiraient souvent l'application du petit écolier, assis sur un escabeau devant un banc de pierre qui lui servait de table, étudiant sa leçon sans détourner la tête, tant fois qu: le vieux F. Odon, à la longue barbe aussi blanche que sa robe, v'q a t aux devoirs de sa place.

La Guérine se doutait bien que son fils songeait à se faire moine. Ainsi qu'il arrive aux femmes les plus chrétiennes, elle ne le voulait pas. — Elle alla en parler à son confesseur. C'était le curé du village le plus voisin de la chartreuse, un bon et vénérable prêtre. Il écouta les plaintes de la bonne femme, et lui dit doucement :

— Ma fille, vous allez faire une neuvaine à Notre-Dame-de-Paix. Tous les jours, vous direz votre chapelet devant son image, et vous ajouterez ces mots: Sainte Marie, Mère de Dieu, vous avez donné votre Fils pour mon salut. Vous me demandez le mien. Je vous le refuse. " Répétez cela."

La Guérine obéit au bon prêtre, mais dès le troisième jour revint le trouver et lui demanda la permission de ne plus dire : je vous le refuse.

— Alors, dit le prêtre, il faut dire : je vous le donne. Il n'y a pas de milieu.

— Mais, mon père...

— Eh bien, continuez à dire je vous le refuse.

Elle essaya, mais elle ne pouvait prononcer ces mots sans pleurer ; enfin, elle consentit au sacrifice.

Et lorsque Guérin, à l'âge de seize ans, vint en tremblant lui d mander la permission de la quitter, la pauvre mère, tendant la main à sa fille aînée, depuis longtemps déjà confidante de son jeune frère lui dit :

— Je donne mon fils à Dieu ; Dieu protégera l'enfant qu'il me laisse.

Et ce fut ainsi que F. Guérin se fit chartreux sans avoir connu du monde autre chose que l'amour d'une mère et d'une sœur, et les austères joies de l'étude et du désert. De l'harmonieux silence des forêts il passa au silence

du cloître ; son âme encore parée de l'innocence baptismale s'éleva tout entière vers le ciel, comme ces fleurs alpestres qui, loin des regards des hommes, répandent sur les sommets inaccessibles des parfums ignorés.

Le Père Général ne voulait l'admettre à la profession qu'à l'âge de vingt ans. Guérin attendait ce moment avec impatience et poursuivait ses études, lorsque la Révolution supprima les couvents. Ce principe posé, on sait quelle conséquence en tira le peuple, cet impitoyable logicien. "Ta misère vient de l'Eglise," lui disait-on : "L'Eglise t'a pris ton bien." — Abusé, affolé, il crut le reprendre et vit grandir sa misère.

Après un trajet pénible et coupé de haltes nombreuses, La Guérine et Madeleine arrivèrent enfin à leur chaumière. Le soleil se levait, mais leur habitation était si isolée qu'elles n'appréhendaient point de surprise. Madeleine prit la clef de la porte cachée sous une pierre, l'ouvrit et, revenant sur ses pas, reprit son fardeau. Il était temps d'arriver. La vieille mère succombait de fatigue, et malgré le pansement fait à la hâte par Madeleine, le sang du blessé coulait de nouveau. Elles le posèrent sur le lit, versèrent un peu de vin dans sa bouche, et bientôt eurent la joie de lui voir ouvrir les yeux. Tandis qu'elles le pensaient de leur mieux, et s'assuraient que la balle qui l'avait percé de part en part n'était pas restée dans la blessure, elles entendaient gratter et hurler un chien à la porte du jardin. F. Guérin avait déjà reconnu sa mère et sa sœur et essayait de prononcer quelques mots. Il entendit aussi ce bruit et en demanda la cause.

— C'est notre gardien, c'est le vieux chien de votre père, mon fils, dit La Guérine. Ouvrez-lui, Madeleine.

A peine la porte fut-elle entrebâillée, qu'un grand chien courant s'avança dans la chambre, et, posant ses pattes sur le lit, se mit à lécher la main du blessé en gémissant de joie : il le reconnaissait. Un faible sourire effleura les lèvres pâles de F. Guérin, et il s'évanouit.

Plusieurs mois se passèrent sans qu'il retrouvât ses forces. Dès qu'il put marcher un peu, il monta chaque matin dans le petit grenier qui servait de fenil ; là, il priait et s'occupait à tresser des corbeilles. Le soir seulement, il redescendait dans la pièce d'en-bas pour souper avec sa mère. Ces précautions, du reste, étaient superflues. Quand, par hasard, quelqu'un venait chez la veuve, Tayaut le sentait de loin et annonçait son approche. — Une fois par semaine, La Guérine allait à la ville vendre ses fromages, ses corbeilles, et, selon la saison, les fraises, les noisettes, les champignons ou la farine que Madeleine récoltait dans les bois. Dans des temps plus heureux, elle vendait aussi à des familles riches des bouquets de fleurs sauvages, de la mousse et des papillons ; mais ces familles avaient émigré ou n'achetaient plus de fleurs. Le deuil et la terreur régnaient par toute la France, et Guérine, au lieu de la belle monnaie du roi, ne rapportait au logis que des sommes fabuleuses en assignats, qu'elle eut volontiers troquées contre un écu de six livres. — Les nouvelles qu'elle apprenait n'étaient guère faites pour la rassurer. L'anarchie allait croissant. On avait vendu aux enchères les terres de la chartreuse. Un entrepreneur qui les avait acquises parlait déjà de démolir le monastère et de couper tous les arbres de la forêt. — On ne savait rien du sort des chartreux émigrés. — Les églises étaient fermées ; la misère partout. L'acquéreur de la chartreuse n'avait pas encore eu le temps de visiter ses domaines, occupé qu'il était de démolir un château. — Quand il verra ma chaumière, se disait Guérine, il m'en chassera, bien sûr. Alors, j'emmènerai mes enfants en Suisse. Et, dans l'attente de cette fuite, elle redoublait de travail, d'économie et préparait de bonnes chausses et des manteaux pour elle et ses enfants.

## III

## EN VILLE

Un jour de printemps, Guérine se trouva malade. Elle avait pris chaud et froid la veille, en battant son beurre ; sa fille exigea qu'elle ne sortît point. La bonne mère se désolait :

— C'est jour de marché, dit-elle, il fait beau ; j'ai là quantité de beurre et de fromage à vendre. Je vais perdre une bonne recette.

— Laissez-moi aller au marché, ma mère, dit Madeleine, je vous y ai accompagnée assez souvent pour savoir comment je dois m'y prendre. Mon frère vous gardera.

— Aller seule au marché, fillette ! oh non ! s'il allait t'arriver malheur, ma petite.

— Madeleine ne put s'empêcher de rire. Elle avait vingt-deux ans ; elle était grande, forte et résolue, habituée aux travaux des champs, et fort capable de se défendre. Mais, comme bien des mères, Guérine croyait toujours ses enfants tout petits.

Son fils l'engageait à laisser partir Madeleine. Elle y consentit enfin, et bientôt la jeune fille, portant sur sa tête une grande corbeille et à la main un petit panier plein de violettes fraîches cueillies, marcha d'un pied léger sur le sentier qui rejoignait le chemin de Montbriant.

Sa mère et son frère la suivirent des yeux tant qu'ils purent l'apercevoir à travers le feuillage naissant et les branches fleuries des épinettes. Puis, quand elle eut disparu, la malade se mit près du feu. F. Guérin lui prépara une tisane avec les fleurs récoltées l'été précédent par Madeleine, et ils comptèrent les heures jusqu'au retour de la jeune fille.

Il y avait plus de six mois que Madeleine n'était venue à Montbriant. Elle fut frappée de l'aspect morne que présentait la ville. Beaucoup de maisons étaient fermées, l'herbe croissait dans les rues, et, en passant devant la cathédrale, elle vit que les araignées avaient tendu leurs toiles sur les statues décapitées et les pentures du grand portail. Madeleine se signa en murmurant une prière ; puis, longeant la rue déserte qui fait face à la cathédrale, elle se rendit sur la place du marché.

Il y avait peu de monde, les marchandes surtout étaient rares ; on n'osait plus venir en ville. Les provisions de Madeleine furent vite débitées. Elle vendit son beurre cinquante francs la livre en assignats, ce qui équivalait à vingt-quatre sols, et ses fromages à l'avenant. Elle avait caché les violettes, qu'elle destinait aux dames d'Armailly. Ne voyant pas venir leurs domestiques, elle résolut d'aller à l'hôtel d'Armailly, situé à l'autre extrémité de la ville. Après avoir acheté à son tour quelques provisions, Madeleine s'achemina vers la rue Haute. Un jeune paysan qui en revenait, un panier d'écrépissés à la main, la rencontra près de l'hôtel. En voyant ses fleurs, il devina ce qu'elle allait faire.

— Il n'y a personne là, mademoiselle, lui dit-il ; ces dames sont en prison depuis hier.

Madeleine se mit à pleurer.

— Hélas, dit-elle, qu'ont-elles fait, ces bonnes dames, si douces, si agréables ?

— Qu'a fait Madame Elisabeth, dit le jeune homme, qu'ont fait tant d'innocents ? Ah ! si ce n'était ma mère, qui est veuve, seule au monde, je me ferais soldat, j'irais me tuer. Ne restez pas là, mademoiselle ; si on vous voit pleurer devant cette maison fermée, vous serez dénoncée. Adieu.

Il s'éloigna.

Madeleine rebroussa chemin lentement.

— Oh ! si, disait-elle, je savais où est la prison, j'y porte ais ces fleurs. Mais elle songeait à son frère, et pensa qu'avant tout elle devait s'occuper du soin de la sûreté de Guérin.

Bientôt elle rencontra une femme encore jeune, mise avec élégance, mais dont la figure amaigrie portait les traces du chagrin et de la maladie. Elle donnait la main à un bel enfant qui lui ressemblait. Ses yeux noirs et perçants se fixèrent sur Madeleine, et une larme vint les mouiller.

— Mon enfant, lui dit-elle avec douceur, où portez-vous ces violettes ?

— Je ne sais, dit Madeleine, elles sont à vendre.

— Je les achète, c'est le seul parfum qui ne me rende pas malade. Combien en voulez-vous ?

— Ce qu'il vous plaira, madame.

— Tenez, voilà un assignat de douze francs. Pourrez-vous m'en apporter demain, tous les jours, tant qu'il y en aura ?

— Oui, madame, où faudra-t-il les porter ?

— Là, dit la belle dame, en désignant une maison voisine. Vous demanderez la citoyenne Martel. A demain. Mais, ajouta-elle à voix basse, ne m'appellez pas madame devant témoin, et gardez-vous de pleurer çà sur la rue, ma pauvre enfant.

Madeline revint sans encombre à la maison, et raconta les divers incidents de son voyage. Lorsqu'elle nomma la citoyenne Martel, sa mère s'écria :

— Ah ! c'est la femme du riche marchand qui a acheté la chartreuse !

— Vraiment ! dit Madeleine. Ah ! tant mieux. Elle paraît bien bonne. Je lui porterai tant de violettes qu'elle nous obtiendra de son mari de rester ici. Pensez donc, ma mère, s'il fallait nous en aller, quel chagrin ! et que deviendraient notre vache et nos chèvres ?

— Hélas, ma fille, c'est vrai, mais je tremble qu'on ne découvre ton frère.

— On ne le découvrira pas, ma mère ; les uns le croient mort, les autres émigré ; personne ne le cherche. Toutes ces horreurs auront une fin. Le bon Dieu perdra patience et châtiara les méchants.

— Madeleine a raison, ma mère, dit Guérin, il faut espérer. D'ailleurs, quoi qu'il arrive, je ne m'éloignerai jamais de Notre-Dame-de-Paix, dussé-je vivre caché dans une caverne, et ne vivre que de racines, comme les Pères du désert.

— A Dieu ne plaise, mon pauvre enfant, dit la mère ; vous n'avez pas encore la force de faire cent pas, et vous parlez de vivre en ermite, sans feu ni toit. Allons, commencez par manger cet œuf et ce pain b'anc, lavez un peu de vin, et ne vous relevez pas cette nuit comme la nuit dernière. Vous direz matines quand vous aurez repris vos forces.

F. Guérin sourit, et mangea comme le voulait sa bonne mère. — Après la prière du soir, il s'étendit sur le petit lit que Madeleine lui avait fait au grenier, et dormit quelques heures ; mais, au coup de minuit, comme les nuits précédentes, il glissa une échelle par la lucarne du grenier, descendit, cacha l'échelle sous le hangar, et, suivi de Tayaut, se dirigea vers les ruines de la chartreuse. Il marchait avec peine, appuyé sur un bâton, et vêtu de sa robe blanche. Il n'avait pas voulu prendre d'autres vêtements.

La porte du bois n'avait pas été réparée ; tout ce qui pouvait être visible était depuis longtemps. Il ne restait pas une porte, pas un châssis, dans les cellules dévastées. L'église sans toiture et le clocher noirci par les flammes, offraient l'aspect lamentable des ruines que la végétation n'a pas encore eu le temps de recouvrir d'un manteau de verdure. La lune éclairait ces lieux désolés ; le triste pèlerin qui les visitait se rendit à l'église. Il s'agenouilla, et, dans le profond silence de la nuit, récitait les matines. Puis, se relevant, il reprit le chemin de la cabane de sa mère. Il y rentra sans bruit ; Tayaut, qui ne l'avait pas quitté un instant, s'étendit sur le seuil, et dormit jusqu'au jour.

Le lendemain, Madeleine alla faire une ample moisson de violettes et les porta à la ville. Lorsqu'elle demanda la citoyenne Martel, une servante lui dit d'entrer et la conduisit près du lit de la maîtresse. La jeune femme lui parut fort malade ; elle était pâle ; deux taches rouges marquaient ses joues. Elle sourit en voyant les fleurs, et questionna Madeleine.

— Où habitez-vous ? lui dit-elle.

Madeleine, tout naïvement, lui dit que sa mère occupait une petite métairie dépendante de la chartreuse et qu'elle avait bien peur d'en être chassée. Elle lui parla de sa vache, de ses chèvres, de ses peules : c'étaient les grandes affaires de Madeleine. La malade s'amusa de ces détails champêtres.

— Apportez-moi demain du lait de chèvre, dit-elle, et des œufs bien frais. Quand je me porterai mieux, j'irai voir votre petite ferme, et je vous promets qu'on ne vous en chassera pas.

Madeleine, toute joyeuse, remercia la jeune femme ; le lendemain elle lui apporta, dans une jolie corbeille de jonc, des œufs bien blancs, entourés d'une guirlande de violettes, et un pot du lait de ses chèvres. — Sa fraîche et candide figure réjouissait la malade : elle attendait chaque jour, avec une impatience d'enfant, l'heure où venait Madeleine. Lorsque le beau temps fut tout-à-fait venu, et qu'elle se trouva mieux, elle demanda à son mari de la faire conduire en voiture au Valvert, chez sa jeune marchande de violettes.

— Rien de plus aisé, lui dit Martel, homme intéressé, amli'eux, sans principes, mais qui aimait sa femme. — Rien de plus aisé, ma chère amie. Je dois justement demain aller visiter la chartreuse et prendre mes dispositions pour la faire démolir et vendre les matériaux. Je viens d'acheter une calèche et deux beaux chevaux, quasi pour rien ; c'est une belle occasion pour les étrangers. Tandis que vous vous reposerez chez la métayère du Valvert, j'irai voir les ruines, à moins que vous n'ayez envie de m'y accompagner.

— Oh non, certes ! dit la jeune femme en pâlisant.

— Allons, voilà que vous allez vous pâmer, à présent, s'écria Martel, êtes-vous folle ! Puisque cette chartreuse était à vendre, il fallait bien que quelqu'un l'achetât. Autant moi qu'un autre. — Vous ne serez pas fâchée d'avoir de belles robes et de l'argent pour donner, vous qui aimez tant les pauvres. Tenez, voilà cent écus pour vos fantaisies, mais faites-moi bonne mine, ou je m'en vais au club pour me distraire.

#### IV.

##### SUN LES RUINES

Par une belle matinée d'avril, la calèche que Martel avait achetée à la vente des biens d'un émigré fut amenée devant sa porte : il y fit monter sa femme, son fils et la bonne, et se plaça sur le siège à côté du cocher disant qu'il ne se fiait qu'à lui-même pour conduire des chevaux inconnus. — Bientôt la voiture franchit les portes de la ville et roula sur les chemins mortants et assez mal entretenus qui conduisent au Valvert. Au bout d'une heure, les voyageurs aperçurent les ruines de la chartreuse, et, assise au bord du chemin, Madeleine qui attendait la visite promise. Mme Martel descendit de voiture, et proposa à son petit garçon de venir avec elle chez Madeleine. Mais l'enfant, qui s'amusait d'aller en carrosse, ne voulut pas quitter son père et sa bonne. Mme Martel parut contrariée ; mais, voyant que son mari était content d'emmener le petit Félix, elle n'insista pas, donna rendez-vous à Martel à la même place dans deux heures, et, s'appuyant au bras de Madeleine, entra dans le sentier bordé de buissons d'églantiers qui conduisait à la métairie.

Il faisait le plus joli temps que l'on put souhaiter. Les roses et l'aubépine embaumaient l'air, les oiseaux chantaient ; la jeune convalescente se sentait revivre à l'air fortifiant des bois. La veuve la reçut de son mieux et lui

offrit du lait et des gâteaux de maïs qu'elle venait de sortir du four. — Mme Martel la questionna sur la chartreuse : d'abord la bonne femme se tint sur la réserve, mais bientôt, encouragée par l'attention que lui prêtait son interlocutrice, elle s'anima et raconta tout le bien que faisaient les religieux dans le pays, et comme l'église était bien ornée, les enclos cultivés avec soin, toutes choses en ordre dans ce monastère si paisible et si beau. — Et à présent, dit-elle, il n'y a plus que des ruines à la place de tout cela ; et les pauvres ont perdu leurs bienfaiteurs.

Mme Martel, la tête appuyée sur sa main, l'écoutait avec émotion.

— N'aviez-vous pas un fils chartreux ? dit-elle...

— Oui, madame.

— Qu'est-il devenu ?

La Guérine se troubla. Elle ne s'attendait pas à cette question. Madeleine vint à son aide :

— On a tiré sur lui, madame, au moment où il s'échappait, et personne n'a pu nous dire ce qu'il était devenu.

— Pauvre mère ! dit la jeune femme, je ne puis vous le rendre ; mais je vous promets de vous faire donner par mon mari la petite maison que vous habitez. Le site en est joli. J'aimerais à me faire construire ici près un pied à terre, un petit pavillon où je viendrais boire du lait tous les ans pendant le mois de mai.

Une quinte de toux l'interrompit, et elle retira bientôt taché de sang le mouchoir qu'elle avait porté à ses lèvres.

La mère et la fille échangèrent un regard. Cette pauvre malade qui faisait des projets d'avenir leur inspirait beaucoup de pitié. Elles l'auraient plainte encore bien davantage si elles avaient su ce qu'elle souffrait d'être la femme d'un misérable tel que Martel.

Elle voulut aller au jardin, s'assit toute frissonnante au soleil, et pria Madeleine de lui apprendre à tresser le jonc. Tandis qu'elle s'amusa comme un enfant, Martel parcourait les ruines du monastère en compagnie d'un autre maçon et cherchait à lui persuader que la vente des matériaux serait profitable. Maître Mathias n'y voulait point entendre :

— Les matériaux, disait-il, c'est bon ou c'est rien. Ça dépend : quand nous avons démoli le château de Monglas, le mois dernier tous s'est vendu. Pourquoi ? C'est qu'il était bâti près d'un gros bourg, et que les habitants étaient bien aises d'acheter qui une cheminée de marbre, qui une porte, qui des pierres pour enclore son jardin. Il n'y avait qu'à brouetter les choses à moins d'un quart de lieue, sur une route unie comme la main. Ici, nous avons quoi ? du granit, pas un pouce de charpente (tout a été brûlé ou volé) et, pour aller au plus prochain village, faut grimper des chemins de casse-cou, de plus d'une lieue. Regardez-moi ces blocs ! dans l'ancien temps on bâtissait sans regarder à la peine. Personne ne bâtit à présent, si ce n'est des baraques. Et puis, autre chose, je ne peux pas démolir ça à moi tout seul. J'ai essayé d'embaucher des ouvriers. Ni pour or ni pour argent ils ne veulent toucher aux bâtiments des moines. Ils disent qu'il y a là-dedans des fantômes, des revenants qui se promènent la nuit et qui leur tordraient le cou.

— Les imbéciles ! dit Martel. C'est un reste de fanatisme. Mais, en cherchant bien, vous trouverez des patriotes. Après tout, ceux qui ont mis le feu ici, ne doivent pas avoir peur des moines.

— Ceux-là ne travaillent point, dit Mathias : c'est un tas de fainéants, de propres à rien. Si vous voulez en embaucher, faites-le — mais je ne m'en charge pas, — et voilà !

Et, rallumant sa pipe qui s'était éteinte pendant son discours, le maître maçon s'assit sur une pierre et garda le silence.

— Pourtant, reprit Martel, je veux rentrer dans mes avances ; ce domaine m'a coûté gros. Je vais faire dans cette forêt-là des coupes sombres.

— Qu'appellez-vous des coupes sombres ? dit Mathias.

— Hé, comment dirais-je ? — On coupe tout, excepté, de distance en distance un arbre que l'on épargne et qui se développe d'autant mieux qu'il est dégagé.

— J'entends. La coupe sombre fait le bois clair. — Il y a dans cette forêt des chênes vieux de plusieurs siècles. Vous aurez là de fameuses pièces de charpente, et du bois de chauffage, Dieu sait ! Vous trouverez aisément des bûcherons. On tient moins aux arbres qu'aux églises, c'est tout simple. — Adieu, citoyen Martel.

Et il s'éloigna, non sans jeter encore un triste regard sur les ruines.

— Quand la république aura élevé seulement une demi-douzaine de bâtisses comme celle-là, dit-il, je commencerai à y croire.

Martel, assez peu satisfait de sa conférence avec le maçon, se promena quelques moments dans le cloître. La bonne y avait conduit le petit Félix, qui s'amusait à cueillir des pâquerettes.

— Papa, cria-t-il, viens voir. J'ai trouvé là quelque chose de bien curieux. Qu'est-ce que c'est ?

Et il courut vers son père, tenant dans ses petites mains une tête de mort.

Martel jeta un cri d'horreur, saisit la tête et la lança au loin. Puis, appelant la bonne, il l'accabla de reproches et d'injures, pour avoir si mal surveillé l'enfant. Elle répliqua avec insolence ; il leva la main sur elle, et, furieuse, elle s'écria :

— Est-ce ma faute à moi, si vous menez promener votre enfant près des tombes que vos amis ont fouillées ! On sait que vous achetez le plomb des cercueils : ne vous étonnez donc pas si votre enfant joue avec les têtes de mort. Il chasse de race.

Et elle s'enfuit, laissant Martel consoler son fils, qui pleurait à chaudes larmes et tremblait de frayer.

La servante ne reparut pas. Son maître appela le cocher, remonta en voiture et alla au lieu du rendez-vous. Mme Martel ne tarda pas à y arriver ; ne voyant pas sa servante, elle dut apprendre ce qui s'était passé. L'impression qu'elle en ressentit fut telle, que la fièvre a repris et, à dater de ce jour la maladie qui devait l'emporter fit de rapides progrès.

## V.

### DESTRUCTION.

Bientôt le bruit de la cognée des bûcherons retentit dans la forêt ; pendant plusieurs mois tombèrent chaque jour en grand nombre, les chênes, les hêtres et les sapins. Ils tombèrent parés de leur feuillage, les branches chargées de nids, et les rayons du soleil d'été vinrent dessécher les petites sources qui coulaient sous leurs ombrages. Ça et là, quelques jeunes baliveaux épargnés, qui s'étaient jadis hâtés de grandir pour atteindre l'air et la lumière au travers des épaisses frondaisons, restèrent debout, exposés aux orages ; plusieurs furent tordus et brisés quand soufflèrent les vents d'équinoxe. La neige, qui fut abondante cette année-là, suspendit seule le travail des bûcherons. Grâce à leur présence incessante dans la forêt, où ils s'étaient construits des huttes, F. Guérin avait passé six mois sans sortir de sa maison. Dès qu'ils furent partis, il recommença ses courses nocturnes au monastère.

Madeleine, pendant ces six mois, n'avait pas manqué un seul jour d'aller à la ville. Mme Martel ne pouvait se passer d'elle. Quand vint la chute des feuilles, la malade comprit bien qu'elle allait mourir, et dit à Madeleine :

— Je voudrais voir un prêtre. Je vous en prie, trouvez-en un. On assure qu'il y en a de cachés dans les environs.

— Je n'en connais point, dit Madeleine : d'ailleurs, madame, vous le savez, ce serait risquer sa vie que d'en appeler un.

— Non, dit Mme Martel, on connaît si bien les opinions de mon mari, que personne ne supposera qu'un prêtre puisse venir ici. Vous l'introduirez, déguisé en paysan, par la petite porte du jardin, la nuit. Oh ! de grâce, Madeleine, ne me laissez pas mourir comme une excommuniée !

Madeleine lui promit de chercher, de s'informer, et elle partit. Mme Martel l'avait retenue assez tard ; Madeleine, un peu inquiète de voir le jour sur son déclin, pressa le pas et prit le chemin le plus court pour retourner à Valvert.

Un peu avant d'arriver, s'étant retournée pour se dégager d'une branche épineuse qui avait accroché sa mante, elle crut voir un homme à peu de distance. Elle quitta la route, prit une coursière à travers bois, et entendit bientôt la neige craquer derrière elle. On la suivait. Inquiète, elle pressa le pas, atteignit b'entôt sa demeure, se retourna, ne vit personne, et entra bien vite. Sa mère et son frère l'accueillirent avec joie.

— Comme tu as tardé, dirent-ils. Mme Martel est-elle plus mal ?

Elle allait répondre, lorsque Tayaut se mit à aboyer, et presque en même temps on frappa à la porte. — F. Guérin monta vite l'échelle du grenier, et la mère, sans ôter les verroux, demanda :

— Qui est là ?

— Un ami, dit une voix d'homme. Un chrétien comme vous. Ouvrez sans crainte.

— Ouvrez, ma mère, dit Madeleine, je connais cette voix.

Elles ouvrirent, et Madeleine reconnut d'autant plus aisément le jeune homme qui lui avait parlé, rue Haute, six mois auparavant, que, chaque jour de marché, depuis, il s'était toujours placé non loin d'elle, et avait plus d'une fois cherché à lier conversation, soit en proposant à la jeune fille d'acheter les produits de sa pêche, soit en achetant lui-même quelques-unes des denrées que Madeleine apportait. — Du reste, elle ne savait même pas son nom.

Serviteur, mesdames, dit le beau garçon en saluant la mère et la fille. Je devais venir ici demain, mais voyant Mlle Madeleine se mettre en route si tard, par un si rude temps, j'ai cru bien faire de la suivre de loin, pour la protéger, en cas de mauvaise rencontre. Et si vous voulez bien me permettre de vous dire ce que je devais vous dire demain... eh bien, là, ça m'obligera et ça m'épargnera une nuit blanche.

— Asseyez-vous, monsieur, dit La Guérine, très étonnée de voir Madeleine avancer une chaise à l'étranger. — Je vous écoute, ajouta-t-elle après un moment de silence ; mais, d'abord, qui êtes-vous ?

— Pierre Lenoir, pour vous servir, madame, dit le jeune homme. Il était fort rouge, sa voix tremblait, et il n'osait lever les yeux. Je devais venir demain avec ma mère. C'est une bonne mère, la mienne, voyez-vous madame. Elle est veuve, elle n'a que moi, mais elle n'est pas de ces mères qui... enfin, elle veut bien que je me marie. Elle m'a dit comme ça : " Pierre, mon enfant, c'est une brave fille, une honnête fille. Elle n'a pas de bien, tu n'en as guère, mais elle est laborieuse, elle a bon courage, toi aussi, tu l'aimes : faut la demander." Et c'est pour ça que je devais venir demain avec ma mère.

JULIE LAVERGNE.

(A suivre.)

